



Grande histoire et géographie vécue

Françoise Very

► To cite this version:

Françoise Very. Grande histoire et géographie vécue. Journée d'étude "Penser les Alpes au pluriel", Laboratoire les Métiers de l'Histoire de l'Architecture, édifices-villes-territoire, May 2015, Grenoble, France. hal-01235032

HAL Id: hal-01235032

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01235032>

Submitted on 27 Nov 2015

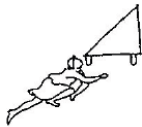
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

M H A
édifices
villes
territoires



ENSAG

Laboratoire les Métiers de l'Histoire de l'Architecture, édifices-villes-territoires
Journée d'étude *Penser les Alpes au pluriel*
ENSAG _ 22.05.2015

Grande histoire et géographie vécue

Françoise VERY

lue par Mélanie Manin

Note : Texte introductif de la journée d'étude Penser les Alpes au pluriel écrit par Françoise Very, ancienne directrice et membre honoraire du laboratoire MHAevt. Elle revient sur les interactions entre les recherches du laboratoire et le territoire alpin. Retenue ce 22 mai 2015 par d'autres obligations prises antérieurement, Françoise Very avait laissé à Mélanie Manin, chercheur associé au laboratoire MHAevt, le soin de lire son texte.

Merci de cette invitation.

Bonjour à nos amis alpins que je suis désolée de n'avoir pas le plaisir de voir aujourd'hui.

Bonjour à tous.

Merci à Mélanie de me prêter sa voix.

Il se trouve que la conjonction des événements, journée *Alpes* à Grenoble et *Behrens* à Hambourg, m'a forcée à retracer mon parcours. Je suis ici un peu obligée de vous raconter ma vie ce qui précisera l'interaction travail d'agence et travail scientifique académique.

J'ai longtemps travaillé dans une grande agence parisienne tout en étant étudiante à Venise. Le train de nuit permettait d'arriver pile à l'heure au cours à 8 h du matin, la gare étant tout près des Tolentini, ancien couvent transformé en Institut Universitaire d'Architecture. Il se trouve que j'ai beaucoup travaillé sur la fin de la construction de la station des Menuires. Mais l'événement décisif alors n'était pas ce travail sur les Alpes, mais mon recrutement par Tafuri dans son équipe. Dès son arrivée en 1968 à Venise, il créa l'Institut d'Histoire à l'IUAV. Ma chance fut de parler encore bien allemand à l'époque. J'ai quasiment appris l'italien en traduisant de l'allemand en italien, heureusement Marco De Michelis, relisait avec moi mes traductions.

Toutefois j'avais un objectif en partant pour Venise: *comprendre comment se pense l'architecture et son projet*. En effet, aussi bien à l'agence qu'aux Beaux-Arts, personne ne pouvait répondre à mes questions. Les conseils de Bernard Huet, revenant d'Amérique, me décidèrent à chercher ailleurs les réponses à mes questions.

Il m'a fallu plus de vingt, avec Tafuri, puis Hubert Damisch et Vera Comoli, pour comprendre réellement comment l'histoire des lieux, des idées, des hommes, la Grande histoire en somme, devait être considérée comme le cadre même de l'architecture pour pouvoir la penser comme transformation physique du monde par le travail humain. On se souvient que Tafuri inscrivait l'histoire de l'architecture dans l'histoire du travail.

Je dois avouer qu'il avait fallu une admonestation vigoureuse de monsieur Djian, merveilleux prof de MathsSup, se rendant compte que nous étions incapables de situer dans la Grande histoire les inventions mathématiques, pour voir le gouffre de notre inculture de bacheliers scientifiques. Pourtant j'avais eu la chance d'avoir encore pu faire A', donc d'avoir droit au latin et au grec avec les maths, ce qui sera impossible peu après.

Cette première vraie leçon mettant en avant l'importance de la Grande histoire pour comprendre la vie de la pensée est encore vive dans mon souvenir plus de cinquante ans après. Je vois monsieur Djian devenant tout rouge, se secouant dans sa blouse blanche en se mettant en danger à la limite de l'estrade.

Depuis j'ai compris que l'histoire, que j'entends ici aux sens pluriels des trois grands historiens que j'évoquais, Tafuri, Damisch, Comoli, était le creuset indispensable pour "penser la pensée" comme dit Bruno Queysanne.

Mais c'est le maniement des choses, leur travail au sens fort et premier du mot, qui permet de comprendre leur réalité, à savoir d'éprouver leur incessante transformation. Comme architectes ou comme historiens, nous vivons cette incessante transformation et, comme Alice, nous en ressentons les deux sens, avec l'avantage toutefois de savoir "dans quel sens", futur ou passé.

De ce fait la conscience de la co-présence permet de concevoir les différentes couches conceptuelles de la réalité des choses. Cette conscience, indispensable aujourd'hui, s'acquiert parfois difficilement. Ce fut mon cas. L'enseignement scolaire n'avait pas encore vraiment intégré la pensée scientifique du XX^e siècle. Et mon inculture philosophique ne me permettait pas de faire le saut. Il faut soit avoir une bonne préparation philosophique, soit, être, comme on peut l'être aujourd'hui, dans une pensée scientifique post-quantique. Or, c'est à partir de la conscience de la co-présence, que l'on peut tirer des leçons de la géographie vécue.

Vivre dans les Alpes et y travailler comme architecte m'a permis de ressentir comme nécessaire, ce "saut quantique" qu'il y a plus de vingt ans Rem Koolhaas demandait à l'architecture. Il l'entendait avec l'objectif du projet, du futur. Il me semble que l'on peut aussi le concevoir pour l'histoire qui, selon Tafuri, "est toujours critique". Il s'agit peut-être ici plus de l'idéal tafurien que de la réalité de l'ensemble des travaux en histoire de l'architecture. Je dirai donc que l'histoire de l'architecture *doit toujours être critique*.

Je propose ainsi que le "saut quantique" fonctionne également en avant vers le passé. Je ne suis pas en mesure de développer ce niveau du propos de façon spécifique, j'en aurai l'occasion avec le colloque Deleuze au mois d'août. J'espère que les exemples à partir des travaux que je vais donner permettront de le comprendre. Lors d'un premier échange en vue de cette journée d'étude alpine, je parlais des Alpes comme "apprentissage du multiple". Je viens d'y arriver par un autre chemin, en situant la réflexion différemment. J'ai ensuite proposé comme thème de ma réflexion : *Grande histoire et géographie vécue*.

En effet situer un parcours personnel dans la temporalité d'une vie de travail, infinitésimale par rapport à la grande histoire de l'architecture, me permet de réfléchir à la différence entre culture architecturale et formation au métier. J'ai mis très longtemps avant que cette évidence ne m'apparaisse. La nécessité de pouvoir croiser des temporalités très différentes, de savoir décrypter ces croisements, me semble aujourd'hui essentielle pour pouvoir travailler sereinement comme architecte. Il me semble qu'elle doit donc être proposée comme un objectif pour l'enseignement.

Ici se trouve précisément un rôle - ou l'efficace - de l'histoire critique. Sinon on se retrouve encore dans cette situation qui m'exaspérait au milieu des années soixante, d'architectes désespérés de ne pouvoir faire comme untel ou untel présentés dans les revues. Ils n'avaient pas les outils historiques critiques pour analyser pourquoi et comment, tel architecte avait pu - en tel lieu et en tel moment historique - inventer une nouvelle architecture - nous étions encore dans l'idée que l'invention devait produire de la qualité - et pourquoi eux ne le pouvaient pas.

J'ai un souvenir très précis à propos de Neutra donné comme admirable exemple sans que son admirateur ne puisse comprendre à quoi correspondait ce qu'il admirait dans les maisons de Neutra, ce que les maisons de Neutra cristallisaient. Il ne pouvait se représenter la culture de Neutra arrivant en Amérique, la particularité de Los Angeles alors, géographique, économique, technique. Ce qui donne la cadre de l'invention de l'architecture de ses maisons, ici je ne regarde que ses maisons. Pour le comprendre, il faut aussi connaître le travail de Schindler. Et donc avoir compris ce qui s'était joué à Vienne au tournant des XIX^e et XX^e siècles avec Otto Wagner et Adolf Loos. Important de

connaître l'un et l'autre et de lire leurs écrits. Vienne, l'Empire, la nouvelle Autriche, avec l'émergence d'une culture architecturale particulière, source de développements multiples.

Avec Vienne nous comprenons une forme du pluriel. La particularité de l'Empire austro-hongrois, sa multiplicité, que j'avais déjà relevée dans la publication « L'enseignement de l'architecture moderne à l'Akademie der bildenden Künste de Vienne » in « *Austriaca* », n° 12, mai 1981, et continuée à présenter pour l'introduction à l'édition française de Heinz Geretsegger et Max Peintner, *Otto Wagner, 1847-1918. Une origine de l'architecture moderne*, Mardaga, Bruxelles, 1985. Il s'agit d'une autre culture du territoire, totalement différente de notre culture centralisatrice française. A partir de cette autre culture, c'est-à-dire d'une pensée multiple du territoire, on peut comprendre aussi la complexité du nord de l'Italie, de la vieille Savoie et de la Suisse. Des Alpes donc. Considérer cet ensemble de pays comme une région du continent européen avec des caractéristiques spécifiques, permet de développer des analyses avec une efficacité particulière aujourd'hui. Analyses qui permettent de penser autrement l'architecture. Je devrai dire *penser architecture*. Cela permet d'écrire une *autre* histoire. Les histoires aussi sont multiples et plurielles.

Il me semble que ce que j'ai pu développer grâce aux Alpes, c'est un écart nécessaire pour voir d'un autre œil l'architecture et son histoire. J'avais eu l'occasion, grâce l'invitation du professeur Antonio De Rossi, d'exprimer lors de la sortie du livre "Cultura architettonica e ambiente alpino" en décembre 2012 à Turin, cette importance des Alpes dans mon parcours avec aussi, bien sûr, la rencontre en 1980 d'Henry Jacques Le Même.

Au début des années 80, j'ai fini par abandonner le Berlin de Behrens qui m'occupait depuis plus de 10 ans, j'y reviendrai toutefois régulièrement avec Charles Edouard Jeanneret. Et je me dirigeai vers la nouvelle Autriche de l'après 1ère guerre mondiale et le vieil Empire austro-hongrois. Je devais alors m'intéresser à l'avant et l'après de Vienne, à Wagner et à Loos. L'article pour le catalogue de l'exposition "Vienne 1886-1938. L'Apocalypse joyeuse" du Centre Pompidou en 1986, "Les maisons de Loos ou l'espace en projet", me permit sans que cela ne soit vraiment écrit, si ce n'est pas un détour que je montrerai tout à l'heure, d'écrire Le Même.

Ce qui me dérangeait chez Le Même, était qu'il ne théorisait absolument pas son travail. Dans sa conversation extrêmement cultivée ne jouaient que la littérature, le théâtre ou le cinéma. Il me raconta un jour qu'il était resté, comme on pouvait le faire autrefois, pour voir deux fois de suite "L'année dernière à Marienbad". Jamais il ne se référait à des philosophes. Après Behrens et surtout Loos, dont les écrits ne sont qu'apparemment simples et qu'il faut lire avec l'attention que l'on porte aux écrits des philosophes, j'étais perdue. Je me suis toutefois lancée dans l'écriture, j'ai encore le manuscrit annoté par Le Même, ce ne fut pour finir pas si difficile. D'autant plus que j'avais pu lui démontrer que, parfois, ses souvenirs n'étaient pas parfaitement exacts. Il se plongea dans ses archives et écrit d'ailleurs lui même le récit des commandes et des travaux des sanatoriums. J'ai utilisé ce texte pour partie dans le livre réalisé avec Pierre Saddy. Il fut ensuite publié dans le catalogue du colloque organisé par la Commission internationale pour la documentation et la conservation des édifices, sites et ensembles urbains du mouvement moderne : "Histoire et réhabilitation des sanatoriums en Europe", le 15 décembre 2004.

Mais en croisant expérience du terrain par le projet, enseignement avec la nécessité de toujours énoncer pourquoi et comment, puis l'exercice d'écriture de l'histoire vécue avec Le Même, où je ne pouvais pas comme dans les autres travaux sur Hans Schmidt, Behrens, Wagner, Loos puis Le Corbusier et Viollet-le-Duc, patiemment mettre en parallèle réalisations, écrits, projets, dessins, etc., j'ai fini par me construire un autre regard. J'ai aussi compris, par le jeu de la différence, expérience personnelle et expérience transmise par l'étude historique des stations de ski en France, que dans la pensée de l'architecture du dernier tiers du XX^e siècle la qualité architecturale s'énonçait presque toujours comme qualité urbaine, faute de quoi il semblait ne pas y avoir ni idée ni qualité architecturales. Comme si cela allait de soi et comme si cela voulait dire quelque chose si l'on ne resituait pas historiquement la question comme l'a fait Hubert Damisch avec "L'origine de la perspective".

Un autre niveau de réflexion était en effet toujours mis en alerte grâce à la "géographie vécue" du territoire alpin. Une question qui pourrait résumer le XX^e siècle architectural et que j'ai enfin réussi à mettre sur le papier en 1985. Pourtant elle était vive pour moi depuis près de vingt ans par le croisement travail d'agence et recherches en histoire. Il s'agit de l'articulation "Architecture-Urbanisme-Villes" comme je le développai dans le chapitre portant ce titre dans la recherche

"L'architecture et ses terrains". A la suite d'un morceau de l'exposition "Construire en quartiers anciens" de 1980, réalisé avec Jacques Lucan et Odile Seyler, j'avais pu raviver les questions que je m'étais posées lors de la préparation du colloque international "Socialismo, città, architettura 1917-1937" organisé par l'Institut d'Histoire et qui eut lieu en 1970 à Venise. Pour la première fois j'avais été confrontée à la pensée de l'urbanisme à grande échelle. Je présentais devant Hans Schmidt, dont j'avais traduit les écrits et que j'avais pu rencontrer, l'intervention "Hans Schmidt et la construction de la "ville socialiste" d'Orsk". En même temps je me souvenais des consignes qui m'avaient été données à l'agence pour dessiner un plan d'urbanisme...

Les Alpes me permirent de faire le saut de la possibilité de la pensée architecturale à plusieurs échelles concomitantes et de ne pas confondre "grande échelle" et "urbanisme". Peut-être que là aussi se retrouve l'enseignement d'Henry Jacques Le Même. J'ai longtemps été étonnée par sa manière d'agir de façon complètement "moderne" en se servant de ce qui peut sembler de vieux outils. D'ailleurs j'avais intitulé une conférence pour le Georgia Institute of Technology d'Atlanta le 11 mars 1989, Henry Jacques Le Même : Good Use of Traditional Sciences for Modern Architecture. Aujourd'hui on parlerait de travail d'acupuncture dans sa manière de requalifier et transformer projet après projet le centre du vieux bourg de Megève et de projet de paysage pour l'ensemble de son travail sur la station. La nécessité de croiser culture rurale et le top de la culture urbaine moderne des années vingt du siècle passé, se résout par son extrême habileté portée par ce que nous avons appelé plus tard la "culture du regard" et qui lui permet de comprendre la diversité des échelles du territoire. Les voir séparément et tout à la fois les prendre ensemble. Ce qui permet aussi de comprendre la diversité des échelles de temps entre métier et cultures. Je ne vais pas revenir ici sur ce que Mélanie a si bien développé dans sa thèse. Je vais juste rappeler les débuts de la recherche sur Megève et à Megève qui comme recherche se terminera pour moi avec l'Inventaire topographique de Megève réalisé par Sophie Paviol avec l'aide de Franck Delorme.

Michèle Prax avait accompli auparavant un travail de recherche minutieux dans les archives de la Mairie de Megève pour comprendre comment les constructions de Le Même avaient pu se réaliser. Le Même était très heureux qu'il n'y eut alors, à son arrivée à Megève en 1925, ni permis de construire ni plan d'urbanisme. Megève en tant que "station climatérique" avait dû toutefois se soumettre à la Loi Cornudet, trois plans successifs furent tracés, mais avant la deuxième guerre mondiale, aucun ne fut approuvé. Nous avons exposé ce travail lors du colloque "L'architecture moderne en province " des 3 et 4 mars 1988 organisé par l'Ecole d'Architecture de Nancy et résumé dans l'article "Naissance d'une station".

Ensuite dans un article pour la "Revue de Géographie Alpine" en 1996, j'exposais l'idée, désormais mûrie, que les Alpes permettaient un autre regard sur l'architecture et, en particulier, sur ce que l'on appelait au XXe siècle l'"architecture moderne". Dans cet article "Les Alpes, introduction à une autre histoire de l'architecture. Morceaux choisis", je mêlais Vittorio Ugo citant Bruno Taut, Henry Jacques Le Même et Adolf Loos. Toutefois, je n'avais pas encore développé l'idée, ou tout simplement compris, l'importance de ce que j'ai déjà rappelé et que nous appellerons par la suite "culture du regard" ou "regard instruit".

Puis dans un article de l'ouvrage que nous avons vu tout à l'heure, "Cultura architettonica e ambiente alpino", réalisé par Antonio De Rossi et Enrico Moncalvo, Antonio De Rossi donne un bel article "Le Alpi, un laboratorio per il moderno", qui me conforte dans cette idée. Il présente les grands exemples de Sestrière et de Sauze d'Oulx.

Nous sommes désormais prêts à passer de la province française qui semble toujours devoir s'excuser devant Paris, c'est un peu le sentiment que j'avais eu lors du colloque "L'architecture moderne en province", à une proposition d'un tout autre ordre, le territoire alpin comme un des cœurs de l'Europe.

D'une certaine manière, la recherche Interreg avec le très beau texte de Vera Comoli qui écrit une histoire de l'Europe du point de vue de ce que nous avons désigné comme la Grande frontière, du Lac Léman à Nice, permet de faire ce saut conceptuel. Mais je dois revenir un peu en arrière dans l'histoire du laboratoire pour que l'on comprenne comment l'histoire des Alpes devint aussi son affaire. Le laboratoire organisa au début de l'année 1989 un colloque international "Les Alpes. La construction du territoire". Antoine Picon me rappelle souvent qu'il y a prononcé sa première conférence. Patrick Thépot en avait réalisé l'affiche à partir du dessin de Viollet-le-Duc qui m'avait éblouie lors de l'exposition organisée à Lausanne par Jacques Gubler à l'occasion du centenaire de la mort de l'architecte. Geneviève Viollet-le-Duc nous en avait donné la permission. Je venais d'écrire

l'article "A propos d'un dessin de Viollet-le-Duc" pour le catalogue de l'exposition "E. Viollet-le-Duc et le massif du Mont-Blanc 1868-1979" qui eut lieu à Lausanne en 1988, suite d'un article d'un numéro de 1982 de la revue de psychanalyse italienne "Il piccolo Hans", numéro organisé par le cinéaste Ellis Donda sur la question du "Rilievo". Luis Prieto qui était alors professeur à l'Université de Genève auquel j'avais donné la revue, m'avait sommée de continuer cet article. Je dois encore le remercier car j'ai ainsi pu faire le passage à un autre niveau de travail et expérimenter ce que les séminaires d'Hubert Damisch, son questionnement, m'avaient appris. Je peux ici renvoyer au récent article de Sophie Paviol qui décrit clairement et précisément le "fonctionnement Damisch".

Ce colloque venait après la publication avec Pierre Saddy de "Henry Jacques Le Même. Architecte à Megève" et d'un certain nombre d'articles écrits au fil des occasions. Parmi celles-ci l'exposition pour le cinquantenaire de l'Exposition de 1937. Mais ce travail était toujours en parallèle des recherches sur Otto Wagner et Adolf Loos et de celles sur l'architecture en Autriche que proposait Alena Kubova au laboratoire où était toujours exposé une "autre modernité" que celle vite empaquetée sous l'expression sans sens "mouvement moderne". Sans sens architectural s'entend.

Voir l'article de Jean-Jouis Cohen du Dictionnaire Hazan/IFA.

Il y eut donc Interreg, *Le Alpi. Les Alpes*, mais Sophie, Aysegül et Patrick peuvent très bien vous en parler. Sophie avait traduit les textes de l'italien, Patrick fait l'exposition et Aysegül un travail pionnier sur la cartographie dynamique. Bernard Bonhomme avait été l'instigateur de la réponse à l'appel d'offres du premier Interreg qui nous lança dans cette grande aventure. Les panneaux de l'exposition sont sûrement encore intéressants à présenter aujourd'hui. Aysegül pourrait retracer son travail patient de chercheur et cartographe avec la table à digitaliser. Ces recherches d'analyse qualitative de territoire sont encore des domaines à explorer. Je ne vais pas retracer les grands axes de la recherche Interreg. L'introduction me semble encore claire et le texte de Vera Comolli est toujours une excellente histoire de l'Europe à partir des Alpes comme axe politique.

Ensuite, la particularité du territoire européen que sont les Alpes a été bien mise en relief dans l'exposition de Sophie pour le CAUE de Haute-Savoie et avec le journal de l'exposition, *La Haute-Savoie en construction. 1860-2060, de la ville sarde au territoire transfrontalier. Le journal de l'exposition*, sous la direction de Sophie Paviol, CAUE 74, 2010, où j'ai écrit un petit article qui présente un des "fils" de ma recherche à partir des Alpes : "La complexité du local. Inverser la pensée du projet urbain". C'est pour moi un des axes essentiels issu d'Interreg. Je me souviens encore très précisément du moment où nous avons décidé que pour nous "le paysage (était) l'arrêt sur image d'un système de transformation en acte : le territoire" pour prendre une position particulière dans le travail de recherche d'Interreg, position qui ensuite a été diffusée dans de nombreux travaux.

Au début des années quatre-vingt-dix, il y avait eu l'organisation, à l'occasion des Jeux olympiques, de l'exposition pour la Mairie de Chambéry, dont le maire était alors notre ancien ministre, Louis Besson. Le sujet traité était plus celui de la question de l'aménagement du territoire en France. Un premier rapport d'étude avait été réalisé et remis le 7 novembre 1991 : « L'aménagement de la montagne. Hier-aujourd'hui-demain », avec Zette Cazalas, Guy Desgrandchamps, Charlotte Mouton, Michèle Prax, Patrick Thépot. Cette étude était le résultat d'une exploration du fonds du Service d'Etudes et d'Aménagement Touristique de la Montagne. Le rapport comprenait aussi un projet d'exposition. Le SEATM était la seule structure décentralisée française dans le cadre de la mise en place de la DATAR. Guy Desgrandchamps avait fait un travail remarquable et vous avez aussi son diplôme de notre CEAA sur les téléphériques qui est tout à la fois une analyse sensible et une source précieuse de renseignements sur ces infrastructures.

Le colloque international à Chambéry, *Paysages de la montagne habitée*, 25-26 septembre 1997 au Centre de congrès Le Manège à Chambéry, avait permis de croiser les expériences et de créer des liens amicaux entre les différents intervenants et chercheurs.

Un projet de diplôme spécialisé international avait par la suite été développé. Il ne s'était alors pas réalisé ; peut-être renaîtra-t-il un jour. De toute façon cette journée d'étude se poursuivra et sera sûrement l'occasion de montages de projets.

Je pourrai aussi rappeler la belle découverte de Catherine Maumi des Maisons à jambes de Jarrier, mais cette incursion dans l'histoire de la construction n'a pas eu de suite pour l'instant. J'ai peut-être eu le tort de m'intéresser plus pour le travail scientifique aux questions de pensée du territoire. La pensée constructive est pour moi de l'ordre du "faire avec" et de la réalité des modes de fabrication. Mais les Alpes m'ont appris que le projet doit être pensé comme croisement des cultures et des échelles en faisant en sorte de garder tous ces niveaux présents de façon concomitante. Toutefois la

thèse de Mélanie dans sa très belle troisième partie ouvre un champ d'étude sur le projet et la question de la fabrication qui devrait pouvoir être poursuivi. S'y croisent matériau, préfabrication, typologie de l'habitat. Un domaine encore peu exploré scientifiquement en France de façon architecturale. Et, là, je compare bien sûr avec les recherches de l'Allemagne de l'entre-deux guerres du XX^e siècle qui produisent par contre leurs effets dans l'architecture de Francis Kéré au Burkina-Faso.

Ma dernière contribution sur les Alpes est l'édito pour la revue du CAUE de Haute-Savoie, *Architecture & Stations*, qui m'a procuré le plaisir d'écrire pour la première fois à partir de ma vie de morzinoise.

Je vous remercie de votre attention et je remercie vivement Mélanie.